

## Quarante-huit heures

**L**e chômeur peut être rapide comme l'éclair, en 48 heures chrono, il peut faire le tour du système, le tour de la misère, le tour de la précarité. Il passe par toutes les émotions : attente, anxiété, joie, crainte, haine et surtout (surtout) soulagement. En prime, il touche même un petit billet.

Ce matin-là je me levai tôt. J'avais le sentiment d'avoir passé une bonne nuit et j'étais heureux, pour une fois, d'être d'aplomb aux aurores. Dans un élan d'enthousiasme, ébloui par un beau rayon de soleil automnal, j'avais décidé que, coûte que coûte, quoi qu'il advienne, avant la tombée de la nuit, j'aurai trouvé du boulot. Je faisais le serment de ne pas rentrer à la maison sans un boulot ou une vraie promesse d'embauche : n'importe quoi, n'importe quel travail, mais DU TRAVAIL ! (Je sais, il y a mieux comme résolution mais bon, ça calme les ardeurs pour le reste du mois, jusqu'à la prochaine télé-déclaration aux Assedic).

Alors je me lave le visage (ce matin là, ça prenait le caractère d'une ablution sacrée), à peine le temps d'avaler un café, direction le kiosque à journaux, je chope *Le Parisien*, je zappe l'actualité du jour et je me focalise sur les annonces classées. Je classe les offres d'emploi. Je jarte toutes les conneries d'offres d'emploi dans le commerce, la finance et les assu-

MUSTAPHA BELHOCINE,  
sociologue et chômeur

rances et je me concentre sur les offres de manutention (pourquoi perdre du temps ?). Et là, là, j'en crois pas mes yeux, Crit-intérim propose un poste de conditionneur : il y a le numéro, je le compose directement, je suis surexcité, je me mets à stresser. Il est à peine 9h et, c'est sûr, je dois être le premier à appeler. Je ressens les mêmes symptômes que devant une machine à sous (bordel ! c'est que de la manut !), ça sonne.

— « Allo bonjour, je vous appelle suite à l'annonce concernant le conditionnement de produits numériques.

— Oui, où avez-vous trouvé l'annonce ? (je voulais lui répondre « en Laponie » ou qu'un Mormon de Salt Lake City m'avait envoyé l'annonce par mail, mais il y avait le pacte, le pacte...)

— Dans *Le Parisien*.

— Eh bien, en effet, nous avons des postes à pourvoir, mais il faut avoir une bonne condition physique, pas de mal de dos ?...

— Non et puis je pratique la muscu...

— Bien, très bien, vous habitez où ?

— À Paris, dans le XIX<sup>e</sup>.

— Oh mais Monsieur, l'entreprise est beaucoup trop éloignée de chez vous, c'est bien trop loin, de plus, vous allez travailler en horaire décalé.

— Ça ne me dérange pas du tout, je suis véhiculé (le pacte...).

— Oui, mais vous devrez vous rendre, dans le fin fond du 77, ça va vous faire loin, je vois que vous êtes motivé, je peux vous mettre en relation avec une de nos agences parisiennes qui ont...

— Madame, j'ai toujours voulu travailler dans le 77 (j'en ai rêvé même) et, de toute façon, je vous ai déjà dit que les déplacements ne me dérangent pas (et puis accessoirement j'ai besoin de travailler).

— Bien Monsieur, il faut donc venir à l'agence avec votre CV, votre CNI, ainsi que votre attestation de sécurité sociale, on vous fera remplir une fiche et puis on vous contactera, les inscriptions se font l'après-midi à partir de 14 h.

— Alors à tout à l'heure Madame.

— À tout à l'heure. »

Je me rends direct à l'intérim, à 13h 50, j'avais mon museau devant la porte. L'agence ouvre, j'entre, je suis seul, les employés de l'agence sont comme surpris de me voir, je me rends direct au comptoir...

— « Veuillez patienter Monsieur, laissez-nous quand même le temps de nous installer. »

En fait, il faut leur laisser le temps à ces connards de digérer la timbale qu'ils viennent de se taper chez Buffalo Grill ou au Bistrot Romain. Ils se donnent de la contenance en allumant leurs ordinateurs et en ordonnant quelques papiers, puis soudain :

— « Monsieur... »

— Bonjour, c'est au sujet de l'annonce parue dans *Le Parisien*, je vous ai appelé ce matin, j'ai tous les papiers.

— Veuillez remplir cette fiche. »

Je la remplis méticuleusement pendant que l'employée fait des photocopies, elle se concerte avec son collègue, puis elle se tourne vers moi.

— « L'employeur est très exigeant, il s'agit de conditionner des produits de grande valeur, des appareils photos numériques, des imprimantes... Ils veulent des gens sérieux, de confiance.

— Je commence quand ?

— Nous allons contacter l'employeur, il va évaluer ses besoins puis nous vous contacterons, vous avez bien laissé vos coordonnées, mmh... oui ! Eh bien, on vous appelle incessamment sous peu, voilà, à très bientôt.

— Ça va prendre combien de temps ?

— Très vite ! Ne vous inquiétez pas (j'ai l'air inquiet ?) au revoir.

— Au revoir ! »

Tout ça pour ça ! À quoi ça sert d'être réactif, d'être le premier sur l'annonce, d'en vouloir ? Et puis, et puis je repense au pacte, à mon serment, je ne vais peut-être jamais rentrer chez moi, mais c'est une question d'honneur, il faut que je rentre avec du boulot, je ne peux pas renier ma parole (Kabylie quand tu nous tiens...). J'AI PEUR !

En sortant, je rejoins un bar situé dans un centre commercial tout proche. Je me pose, je prends un café et je décortique encore les annonces du *Parisien*, histoire de me remettre dans les *starting-blocks*. Et puis je me mets à rêvasser (c'est ma grande spécialité), je pense à tout et à rien et puis mes rêveries se précisent, je rêve, je rêve de ces rêves qui anesthésient la douleur, de ces rêves qui permettent de tenir, de supporter la misère. Je gagne à l'Euromillion, 100 millions d'euros, le but du jeu c'est gérer l'ensemble de mes dépenses, l'achat de la Porsche, de la baraque dans le Sud, mon bateau et

puis les investissements. Ce songe est comme une injection de morphine qui se propage dans tout le corps : je me sens tout léger, j'oublie tout, je me sens bien, j'oublie, j'oublie *Le Parisien*, l'intérim, les Assedic, je rêve... Mon délire de *junky* social est interrompu par la sonnerie de mon téléphone portable.

— « Allo ? »

— Monsieur Belhocine, oui ?

— C'est l'agence d'intérim. Vous commencez demain à 14h.

— Ce sera pour une mission de combien de temps ?

— Ça dépendra de votre degré de soumission... euh, je voulais dire du nombre de commandes, mais l'entreprise a du travail pour six mois minimum, vous savez il y a un *boom* du numérique... Vous avez des chaussures de sécurité ?

— Non.

— Vous chaussez du combien ?

— (En Adidas du 46, en Nike je taille petit, du 44, mais, à mon humble avis, pour ce type de chaussures, il faut de l'espace pour le pied, l'orteil doit être à l'aise, mais bordel, je vais pas lui dire du 48 !) 45, 46.

— Eh bien, vous avez des grands pieds ! (elle me fait le coup du petit chaperon rouge ou quoi ?). Passez demain entre 10 et 12h, et je vous fournirai les chaussures, on en profitera pour signer le contrat, ok ?

— Ok !

— Alors bonne fin de journée et à demain.

— À demain ! »

Putain, j'y crois pas, ça a marché, il suffisait d'y croire ? En moins de 24h, je trouve un boulot, je change de statut, ça y est, j'ai gagné mon pari, y'a rien à dire, je ne suis pas un *loser* !

Le lendemain, je passe donc à l'intérim, pour récupérer mes chaussures de

sécurité, je signe sans lire les documents, puis elle m'indique l'adresse de l'entreprise, elle me fait un plan précis. Je me rends directement sur le lieu du crime, il s'agit d'un gigantesque hangar, en pleine campagne, au milieu de nulle part, tout y est déprimant, il fait froid et le soleil malgré tous ces efforts, n'arrive pas à embellir le décor. Sur le parking, bien qu'en plein jour, je croise des ombres, des zombies. On se croirait dans un film *gore* américain de série Z, les traits sont marqués, les dos courbés, ils peinent à mettre un pas devant l'autre, c'est l'équipe du matin qui finit son service, ils marchent en silence. L'un des types a sa caisse garée près de la mienne, il est encore en bleu de travail, il ouvre son coffre, sort un sac et se change sur le bitume, il ouvre sa portière pour se donner un semblant d'intimité, il a l'air mort. Je l'interpelle.

— « Excusez-moi ! Vous travaillez ici ? »

— Oui, je suis de l'équipe du matin, et toi tu commences à 14h ?

— Oui c'est mon premier jour. Et le boulot, alors c'est dur ? »

Il me fixe des yeux sans répondre, puis il ferme son coffre et se met au volant, met le contact et se tourne vers moi...

— « Ça fait deux mois que je bosse ici, et j'ai jamais vu ça, tu vas voir, dans ce hangar, c'est l'enfer ! »

Le silence est pesant sur le parking (où est donc passée la gouaille ouvrière ?). Bien qu'arrivé en avance, je décide d'entrer dans le hangar, je longe un long corridor obscur, puis, d'un coup, j'entends un bruit lourd, assourdissant, c'est le bruit des machines. Au bout du couloir, je passe un premier sas, une personne m'interroge, vous êtes nouveau ? Vous n'avez pas de badge ? Suivez-moi ! On passe un deuxième sas, puis un troisième, je remarque les caméras, à l'évidence le

lieu est ultra sécurisé, il y a des agents de sécurité partout, que redoute-t-on ? Et puis là devant moi, je n'en crois pas mes yeux : un hall gigantesque, divisé en cages grillagées sur toute la hauteur. En fait, ce sont des cellules, de véritables prisons, on ne peut pas passer d'une cage à l'autre, les ouvriers sont véritablement enfermés, chaque porte est surveillée par un agent de sécurité et seuls les contre-maîtres peuvent ouvrir, interdiction formelle de quitter son poste de travail ! De toute façon, c'est impossible, il s'agit d'un travail à la chaîne, si un seul maillon cède tout le monde cède. Je suis une file d'ouvriers, on ouvre une cellule, une fois que nous sommes tous rentrés, on ferme la porte derrière nous, je viens de comprendre que nous sommes prisonniers. Le chef d'équipe nous installe aux différents postes de travail. Je suis devant un tapis roulant long de 30 mètres au moins, qui serpente comme un labyrinthe dans la cellule. Une boîte tombe du ciel, un carton arrive devant moi et je dois mettre la boîte dans le carton qu'un ouvrier avant moi avait préparé et qu'un ouvrier après moi va emballer et tout ça en moins de 30 secondes. On ne peut pas s'arrêter, sinon les cartons et les boîtes s'empilent sur le plan de travail et tout se renverse sur toi, les alarmes s'enclenchent, les sirènes hurlent, j'ai l'impression de me retrouver dans Les Temps Modernes de Chaplin, mais en beaucoup plus violent. Au bout de 5 minutes de « tapis roulant », je suis déjà épuisé, comment je vais tenir jusqu'à 21 h ? Comment je vais tenir tout court ? Comment peut-on tenir plusieurs mois ? D'autant plus que, lorsque nous avons été placés sur nos différents postes, on ne nous a rien dit sur les pauses, les repas, la localisation des toilettes, rien : tout simplement parce qu'il n'y a pas de

pauses, pas de toilettes dans nos cellules. Comment aller aux toilettes sans interrompre la machine ? Impossible, il faut tenter d'interpeller un des nombreux chefs d'équipe qui, comme par hasard, ne vous remarquent pas quand vous les appelez, vous pouvez hurler, lorsqu'ils passent devant vous ils restent sourds à votre demande, par contre, ils viennent régulièrement dans votre dos et vous haranguent pour accélérer la cadence : « Allez on y va ! On y va ! On emballe, vous êtes trop lents ! Mais qu'est-ce que vous êtes lents ! On a encore 5 tonnes de marchandises à emballer ! Bordel, vous n'êtes pas prêts d'avoir une pause ! ». Ces connards privilégient néanmoins les filles : « Ça va, tu n'es pas trop fatiguée ! ». À 19h les machines s'arrêtèrent d'un coup, je ne fis pas gaffe et je pris une boîte dans la gueule, surpris par l'arrêt brusque de la machine. Allez ! Pause ! Je ne sentais plus mes jambes, je ne sentais plus mes bras ! 5 heures de taf non stop. Escortés par les chefs d'équipe, nous marchons d'un pas lent, en file indienne. On ouvre les portes, puis on nous regroupe dans une petite salle crasseuse à cinquante. Il n'y a pas assez de chaises, de toute façon, je n'aurais pas eu la force de m'asseoir. C'est la première fois que je peux observer les visages : comme d'hab, des Arabes, des Noirs et de nombreux Asiatiques, d'ailleurs, ils se regroupent entre eux, ils sont souriants, je ne comprends pas. À peine le temps d'aller pisser 5 minutes quand le responsable pénètre dans la salle.

— « Écoutez, je sais que vous avez beaucoup travaillé, ça fait à peine 5 minutes que vous êtes en pause, mais on vient de recevoir de la marchandise ! Alors on y retourne, vous récupérerez une heure ce soir, mais pour ça, faut emballer et faire ça bien ! ».

J'interpelle un mec à côté de moi.

— « Putain ! C'est pas possible, ils ont pas le droit ! C'est interdit ! Ils font pas ça tous les jours !

— Si ! Tous les jours c'est comme ça ! »

Les Asiatiques sont les premiers sur le pont ! Je ne sais toujours pas comment ils font... Ils sont trop forts ! À partir de ce moment-là, on n'a plus qu'une seule idée en tête, emballer le plus de marchandises, pour en finir le plus vite possible avec tous ces cartons, pour sortir le plus vite possible de cet enfer ! Je ne pensais plus, je n'étais plus un être humain, je ne faisais plus qu'un avec la machine, j'étais la machine, je suis une machine, j'emballer les boîtes ! Le temps n'existe plus, je ne me souviens pas d'avoir arrêté le boulot ce jour-là, je ne me souviens plus de rien. Je me retrouve vers 20h sur le parking. Un vent froid me lacère la peau, ça me rappelle à mon humanité. Je ne retrouve plus l'emplacement de ma voiture, j'ai l'impression d'avoir passé un mois dans ce maudit hangar. J'ouvre le coffre, je récupère mes godasses et balance mes chaussures de sécurité, je ferme le coffre et je m'installe au volant, allume le contact. Un type frappe à ma vitre, je la descends.

— « Excuse-moi ! Tu vas vers où ? Ça te dérangerait pas de me raccompagner ? »

Je reconnais un des sales connards de chefs d'équipe ! On est seuls sur le parking, il fait nuit, il n'y a pas de témoins, on est au milieu de nulle part, mon Opinel est tout près de moi dans mon vide-poche ! C'est bon, ce soir, il va payer pour tous les oppresseurs, les exploités, je vais le zigouiller.

— « Je vais à Paris ! Si c'est sur ta route, y'a pas de problème !

— Oui, c'est un petit village à peine à trois kilomètres d'ici.

— Allez monte ! »

Il a à peine 25 ans, c'est jeune pour mourir, il me parle du boulot, il est poli et il a l'air bien sympathique, quelle triste fin pour sa belle petite gueule, il me raconte que son oncle est un des responsables du hangar... Et puis on croise trois de mes collègues qui font du stop. Je les fais monter, là il y a trop de témoins, je voulais l'étriper ce connard (je ne l'aurais jamais fait, c'était juste pour l'atmosphère). Je raccompagne tout le monde à bon port. Arrivé chez moi, je n'arrive pas à faire le bilan de ma journée, malgré la fatigue je trouve difficilement le sommeil, je repense à ma vie de merde. Pourquoi je n'ai pas assez travaillé à l'école ? Pourquoi je n'ai pas un métier normal ? Je finis par dormir les larmes aux yeux en pensant à ma deuxième journée de travail.

Le lendemain matin, mon téléphone sonne encore, groggy après ma nuit agitée, je réponds.

— « Allo !

— Bonjour Monsieur, Crit-intérim. Voilà, c'est pas que vous n'avez pas fait du bon travail, mais l'entreprise souhaite interrompre votre mission. Elle préfère employer des femmes, elles sont plus efficaces (surtout les Asiatiques), nous sommes vraiment désolés !

Je n'avais jamais ressenti une telle joie ! Un tel bonheur !

— « Il n'y a aucun problème !

— Nous vous rappellerons en cas...

— Sans problème ! Je vous rapporte les chaussures de sécu !

— Vous pouvez les gar...

— Ok ! Au revoir Madame ! »

En raccrochant je me promis de ne plus jamais prendre de résolutions. Je suis retourné dans mon lit, heureux, et j'ai dormi pendant 48 heures au moins ! Y'a pas mieux que le chômage ! ■